

AVANT-PORTRAIT

KIM YOUNG-HA, l'auteur coréen le plus prometteur de sa génération, signe un thriller où le héros, espion du régime de Pyongyang, a une journée pour changer de vie.

24 heures chrono

L'homme est dans sa baignoire. La tête ceinte d'une serviette blanche a basculé sur le côté, les yeux sont clos, sur le visage se lit comme l'ébauche d'un rictus... C'est devant *La mort de Marat*, le chef-d'œuvre de David exposé aux Musées royaux des Beaux-Arts de Bruxelles, que Kim Young-ha a l'intuition de son premier roman. « Bien sûr, le révolutionnaire français a été assassiné par Charlotte Corday mais dans le tableau de David, explique l'auteur coréen né en 1968, il paraît endormi, ses traits sont sereins, c'est comme s'il avait choisi de mourir. » *La mort à demi-mot* raconte la vie de personnes qui décident d'en finir, ces histoires de contrats de suicide que doit honorer le narrateur sont un prétexte pour voyager à Florence, à Vienne, une façon surtout de parler d'art, de sexe et de solitude.

Kim Young-ha est de retour dans la capitale belge. Invité à l'occasion d'un cycle de conférences sur la littérature du Pays du matin calme, le sémillant auteur y représente le visage neuf des lettres coréennes, contrastant avec un Yi Mun-yol ou un Hwang Sok-yong. Les livres de Kim Young-ha abordent d'autres inquiétudes. Celles de sa génération, pas tant la dictature ou la guerre que les aliénations contemporaines – une Corée désormais démocratique mais toujours aussi obnubilée par le travail et la croissance. Retour en Belgique et retour à la peinture, le dernier roman de Kim Young-ha, *L'empire des lumières*, emprunte son titre à l'œuvre éponyme de Magritte. Elle est reproduite en couverture de l'édition française chez Philippe Picquier. « J'aime cette image de maison calme, plongée dans la pénombre, que seul éclaire le halo du lampadaire et qui se détache sur un fond de ciel bleu. Elle ressemble à l'existence de mes personnages, à la fois normale et pleine de mystère. » Kim Young-ha est passé maître du clair-obscur. Il ne procède pas par oppositions franches – la couleur primaire des thèses tranchées –, mais par les charbonneuses touches du doute – le camaïeu

des affects. Le héros de *L'empire des lumières*, Kim Kiyeong, est un banal employé avec femme (dont les rêves sont plus des souvenirs que des projets) et enfant (avec ses problèmes d'ado et ses lectures de *manhwa*, le manga coréen). Apparemment sans histoire, si ce n'est qu'il est espion. Agent plus dormant que secret, l'homme de Pyongyang, infiltré au Sud il y a maintenant vingt ans, est en attente d'une mission. Et puis un jour, un message sur son ordinateur, un haïku de Basho : « Au fond de la jarre/sous la lune d'été/une pieuvre rêve. » L'ordre 4 ! Comprendre : « Abandonne tout et rentre immédiatement. Cet ordre est irrévocable. »

Hallucinations. Pour Kim Kiyeong c'est 24 heures d'angoisse et d'aterrissement, pour nous autant de chapitres où se déroulent deux décennies d'histoire coréenne et par lesquels se déploie un roman à la fois critique et foisonnant. « Je voulais dépeindre de manière simultanée le Nord totalitaire et la société de consommation coréenne contemporaine », dit Kim Young-ha. On reconnaît le goût de l'auteur de *Fleur noire* (qui vient d'être réédité en poche) pour les épopées extraordinaires d'émigration, dans ce livre il narre l'aventure de quelque mille Coréens partis au Mexique au tournant du siècle dernier au moment de l'invasion de leur pays par le Japon, et dont une quarantaine échappent à leur condition d'esclaves des plantations pour fonder une communauté utopique au cœur de la jungle guatémaltèque. Mais là, comment a-t-il fait pour se documenter, sachant que le régime de Kim Jong-il est l'une des dictatures les plus fermées de la planète ? Notre écrivain s'est-il pris pour James Bond ? A-t-il tenté de passer la frontière ? non, juste passé une annonce, sur Internet. Tout simplement.

« J'ai rencontré, se souvient Kim Young-ha, cet homme fascinant, très intelligent, un ancien espion, qui avait fait des études de cinéma – le dada de Kim Jong-il – à Moscou et qui est resté



Fils de militaire, Kim Young-ha est né en 1968 à Hwachon, dans la zone frontalière démilitarisée.

à Séoul. » Et d'ajouter : « Les talbukja, les trans-fuges du Nord, vivent souvent entre eux et ne sont absolument pas intégrés. » Car *L'empire des lumières* parle d'exil, intérieur surtout, d'inadaptation malgré les apparences. Cette solitude est ancienne, elle remonte à l'enfance, elle ressemble à un stérile paysage d'ennui qui s'étire à l'infini.

Fils de militaire, l'auteur est né en 1968 à Hwachon, dans la zone frontalière démilitarisée, et y vivra jusqu'à l'âge de douze ans avant l'installation de sa famille à Séoul. « Il n'y avait pas d'enfants avec qui jouer, mon père étant à la tête d'un bataillon, nous étions condamnés à vivre à la caserne. » Alors le jeune Young-ha lit, pas trop les classiques récits d'amours contrariés des *pansori*, « plutôt Somerset Maugham ou Jules Verne ». L'imagination porte ses fruits, à 14 ans il écrit sa première nouvelle, une histoire de retrouvailles, dans la veine de O. Henry. Il faudra encore des années avant qu'il ne se consacre entièrement à l'écriture. Entre-temps il y a eu des études de management pour faire plaisir aux parents, les deux ans de service obligatoire, et la codirection d'une revue anarchiste qui revendiquait le droit de ne pas voter (une provocation dans une Corée récemment démocratique) et de ne pas travailler. Et le droit aux hallucinations. « Pas spécialement la drogue, le rêve », précise Kim Young-ha. Oui, celles de la littérature, les seules qui vaillent.

SEAN JAMES ROSE

L'empire des lumières, trad. du coréen par Lim Young-hee et Françoise Nagel, Kim Young-ha, Philippe Picquier, 304 p., 20,40 euros, ISBN 978-2-8097-0079-4. Fleur noire, des mêmes traducteurs, Picquier poche, 496 p., 10 euros, ISBN 978-2-8097-0081-7.